

ARNAUD GRAPAIN

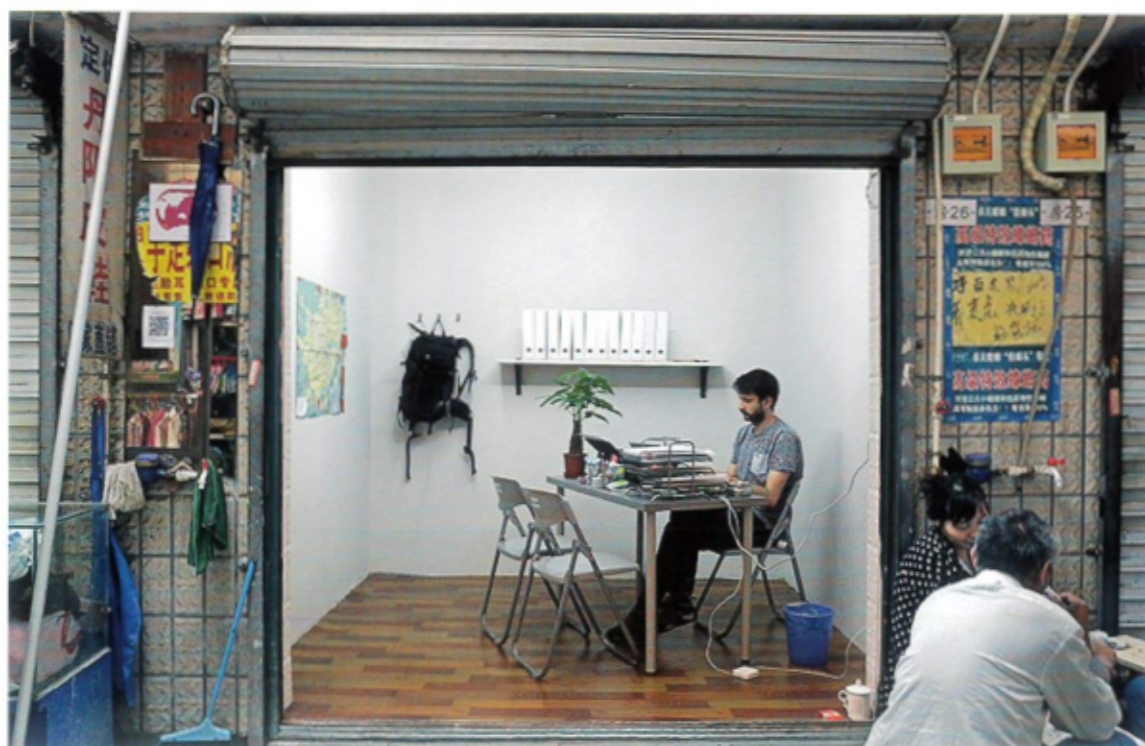
« Je procède à une sorte de recadrage, tel qu'il peut être fait en photographie, en portant notre attention sur des traces insignifiantes que je dispose dans un environnement, qui en rappelant le cabinet de curiosités, évoque la rareté, la valeur et même le pouvoir. »
Arnaud Grapain

Arnaud Grapain collecte, répertorie, inventorie des empreintes, des poils, des poussières qu'il dispose dans des mobiliers proches de ceux que l'on peut trouver dans les cabinets de curiosités. Un travail de recherche s'apparentant presque à celui de détective et qui a pour questionnement central la trace que l'on laisse, qu'elle provienne du corps humain ou social, qu'elle soit organique ou numérique. Il interroge l'existence de l'individu dans un monde connecté, mondialisé, sécuritaire. Les travaux d'Arnaud Grapain nous projettent dans un futur, non au travers de récits fictionnels, mais par une série d'hypothèses de conservation et par anticipation. Une réflexion qui pose aussi la question de la manière dont l'artiste invente sa propre trace, comment il marque son temps...

À quel moment cette recherche sur la trace est devenue centrale à ton travail ?

Ce questionnement de la trace a acquis une grande importance lors de mon voyage en Chine où j'ai effectué mon post diplôme, un Master en Création et Mondialisation

de l'art contemporain, suivi d'une résidence. Une étude qui, dans le contexte très particulier de ce pays en perpétuelle extension, où la durée de vie d'une entreprise peut être de seulement quelques semaines, m'a amené à m'interroger sur la manière dont l'art contemporain peut faire trace. Très vite, je me suis aperçu que l'art contemporain chinois relève plus de l'industrie culturelle que de l'art tel que nous l'entendons. Un domaine promis aux entreprises internationales qui pénètrent ce marché pour y promouvoir leur image. Par le biais de l'art, elles s'invitent dans les musées, les institutions publiques, influencent et orientent les marchés, y développent aussi une forme de propagande pour favoriser une certaine vision de la mondialisation. Des modèles outranciers qui commencent à se développer en Occident. Ainsi, en Chine, il y a pléthore de foires d'art, environ deux par mois et dans lesquelles les entreprises n'hésitent pas à présenter leur produit à proximité des œuvres. Je m'interroge sur cette prise de possession sans faire de réquisitoire, mais en me demandant ce qui restera de tout cela. Je suis en train de travailler sur un projet d'exposition sur le sujet du marché de l'art dans un lieu très symbolique avec d'autres artistes qui se positionnent sur ce sujet.



Vue de l'installation *FBI : Federal Bureau of Investigation*, pendant les heures de permanence au marché d'Anshun Lu, Bazaar Compatible Program Shanghai, Chine, 2017. Crédit photographique DEYI Studio. Courtesy artiste

Un questionnement qui se fait aussi à l'échelle de l'individu...

Je collecte des traces qui montrent les indices de vie, souvent infimes, des individus : poils, sueur, empreintes digitales. Certaines de ces réalisations comme la pièce *White Cube Pariétal* (2016) que j'ai produite *in situ* pour l'exposition *A Propos !* à la Villa Arson qui est un relevé d'empreintes digitales s'apparentent aux méthodes de la police scientifique appliquées à un environnement domestique comme pour *Archéologie d'une salle de bain* (2015). Je fais aussi des prélèvements que je présente sous forme de série telles qu'on peut les voir dans les réserves de musées ou dans les cabinets de curiosités, avec des alignements sous vitrine de flacons, débris, extraits avec d'infimes variations. Sur ce modèle, j'ai réalisé les pièces *Entomologie*, *Colis postaux*.

Peut-on dire que ces œuvres qui parlent d'ADN, d'empreinte parlent de l'identité ?

La pièce *Archéologie d'une salle de bain* a une dimension autobiographique car elle porte les traces de mon mode de vie. Elle a quelque chose de banal, car tout en portant des marques de vie intime, elle ne raconte rien. Le panneau porte juste l'empreinte d'un moment ordinaire de vie qui s'est figé. Avec un céramiste chinois, j'ai créé une série de vases incrustés de poils et de poussière, *Dust* (2017) avec pour défi d'insérer les résidus corporels dans la matière tout en sachant qu'ils se consomment à haute température. Ce qui m'a intéressé dans ce travail est la manière dont les traces peuvent devenir des œuvres.

Avec pour base de réflexion *Le Grand Verre* de Duchamp qui recueille de la poussière, faire œuvre du déchet, est un geste beau et en même temps dérisoire ?

Il y a aussi en effet cette idée qui, sans chercher à magnifier l'instant, est de poser un regard sur des choses insignifiantes. Sans raconter de grandes histoires, ces traces en disent long

sur notre époque. J'ai participé en Chine à une exposition qui n'a duré que 10 heures car les autorités sont intervenues sous prétexte de sécurité pour la fermer. J'y ai présenté une toile que j'avais couverte de colle et laissée sur mon balcon. Au bout de quelques semaines, dans ce pays où l'on vit dans un brouillard de pollution permanent, une couche de particules assez épaisse l'avait complètement recouverte. Sans être véritablement politique, elle évoque bien la Chine de 2017, l'année de sa conception.

Peux-tu nous parler de la notion de conservation dans ton travail ?

Il faut avoir conscience que cette notion est très occidentale. En Chine il est donné plus d'importance à la tradition, à l'écriture qu'à l'objet, la construction... Les Chinois n'hésitent pas à raser un temple pour le reconstruire tandis que nous avons développé le concept de restauration et de conservation du patrimoine. Ils gardent ainsi un savoir-faire intact et quand de manière très exceptionnelle ils ont besoin de restaurer une œuvre, ils font appel aux Occidentaux, comme cela a été le cas pour l'armée de terre cuite. Pour ma part, j'ai toujours été fasciné par les cabinets de curiosités et les meubles destinés à présenter les collections. J'installe sous vitrine, dans des boîtes, mes collections d'objets, d'insectes écrasés ou assiettes napoléoniennes que j'ai trouvées sur l'ancien site de la manufacture Boch. Des bris d'assiettes sans valeur que j'ai numérotés pour les référencer afin de reprendre les codes de la conservation. Une manière pour moi de poursuivre une histoire et de projeter ces assiettes dans un futur alors que, non cuites, elles auraient pu voir leurs motifs s'effacer au contact de l'eau et elles auraient disparu. Je cristallise l'histoire de ces objets en les extrayant d'un environnement et en les plaçant dans des sortes de petits musées personnels faits de cuir, de velours, de bois, des matériaux considérés comme nobles et qui résistent au temps.



Vue de la pièce *Puzzle* pour l'exposition *Rêvez ! Prix et Collection Yvon Lambert pour la jeune création* en Avignon, 2017 à droite vue d'un détail d'un tesson de céramique annoté
Courtesy et photo artiste © Adago, Paris, 2018

Des traces que parfois tu actives comme dans la performance *FBI : Federal Brueau of Investigation* au marché d'Anshun Lu en 2017 ?

Dès que je procède à l'étude d'une trace, je compare cela à la constitution d'un dossier d'enquête policière. *Le FBI : Federal Brueau of Investigation* fait partie de mes médiations performances qui me permettent d'activer des objets sans importance auxquels je donne une histoire purement fictive. J'y proposais aux visiteurs de me confier une problématique et d'ouvrir un dossier sur lequel je m'engageais à travailler. J'ai aussi mené une enquête sur les fausses écoles d'art, très nombreuses en Chine, qui escroquent les étudiants.

Faire une édition papier n'est-elle pas aussi une manière d'ouvrir un dossier ?

Le travail sur l'édition est encore en germe, mais j'ai réalisé plusieurs maquettes dont j'ai fait des micro-tirages comme le journal *Deux*. J'ai ainsi réalisé l'édition *N164*, des cartes postales de restaurants routiers qui sont en train de disparaître. C'est en effet une manière d'ouvrir des dossiers, de conjuguer images et écrits, là aussi comme on le ferait d'une enquête.



Vue d'une des sculptures de la série *Data center*, 2018
Câbles Ethernet, serflex, dimensions variables
Photo O. Moritz pour la MAIF

Une autre trace que l'on laisse, ténue et même immatérielle est celle du numérique...

En résidant en Chine, où les contrôles sont omniprésents et où l'accès à internet est étroitement surveillé, je me suis intéressé aux traces numériques que l'on peut laisser. J'ai réalisé une série, *X-Ray*, composée de photographies réalisées à partir de pellicules insolées par le passage sous des portiques de sécurité omniprésents sur le sol chinois : aéroports, métros, stades, temples, même dans les rues et sur les places sensibles. Cette dimension sécuritaire devient plus facile par l'avènement de ce monde entièrement connecté. Chaque connexion laisse une trace dont on ne sait jamais à qui elle profite vraiment d'autant plus qu'on ne connaît pas les sociétés privées qui développent les applications ni comment elles traitent ou stockent les informations qui nous concernent. Des questions qui m'interpellent et que j'essaie d'une certaine manière de mettre en boîte ou de matérialiser en créant des objets ou des sculptures comme *Data Center* dont plusieurs sont entrées dans les collections de Port de Bouc et pour lesquelles j'ai remporté le Prix MAIF pour la sculpture 2018.

Ton travail pose aussi la question de la trace créée consciemment par l'artiste...

Cette question du travail de l'artiste me préoccupe beaucoup. Elle est infinitésimale par rapport à tout ce qui est produit à l'échelle industrielle et disparaît tout aussi vite dans les réserves des collections des institutions. Tout aussi inquiétantes sont les nouvelles méthodes de travail développées par des firmes comme Amazon Mechanical Turk qui propose aux internautes répartis sur toute la surface du globe d'effectuer des micro-tâches comme par exemple la traduction de textes. Une manière de répandre une forme de travail prolétaire faiblement rémunérée et anonyme. Une direction que prend la mondialisation dans la répartition du travail qui m'interroge par rapport à ma propre production d'artiste.

Né en 1969

Travaille et vit entre Paris, Nice et Shanghai
Post-master Création et Mondialisation (Chine, 2017)
DNSEP Villa Arson (Nice, 2016)

www.arnaudgrapain.org

Expositions récentes (sélection)

2018

Prix MAIF pour la sculpture 2018, MAIF Social Club, Paris

Bème Prix de la Jeune Création

Atelier Blanc au Moulin des Arts Saint-Rémy

Vertiges de l'esprit, Halle à marée, commissaire Laure Flores, Port de Bouc

Hybrid'Art, Salon d'art contemporain, commissaire Laure Flores Port de Bouc

2017

FBI: federal Brueau of investigation, Bazaar compatible project

commissaire Paul Devautour, Shanghai, Chine

Edge Water, LLND studio, commissaire LLND, Shanghai, Chine

Révez !, Prix et Collection Yvon Lambert en Avignon, commissaire Éric Mézil

Prix

Lauréat du Prix MAIF pour la Sculpture 2018

Lauréat du Salon d'art contemporain Hybrid'Art 2018

Lauréat du Prix d'excellence de l'Université Côte d'Azur section Art 2018